

XYZ. La revue de la nouvelle

Le rock n'est pas mort

Nicolas Guay



Numéro 143, automne 2020

Sex, drugs and rock'n'roll : la jeunesse ne meurt jamais

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay, N. (2020). Le rock n'est pas mort. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 47–50.

Le rock n'est pas mort

Nicolas Guay

L'AUTOBUS est parti juste après souper. Il était à peine dix-sept heures trente. À part les plus éclopés et les amateurs de western, une majorité des résidents des Jardins de la Plénitude s'étaient inscrits à cette activité payée, il est vrai, à cinquante pour cent par le club social. Une fois au Centre Amazon de Longueuil, il a fallu sortir tout ce beau monde du bus, distribuer les billets, entrer dans le stade, se suivre à la queue leu leu jusqu'à la section de gradins prévue: tout cela a pris un temps considérable. Ça ne marche pas vite, des petits vieux.

Malgré son nom pompeux, l'endroit n'était qu'un gros aréna de banlieue comme les autres, de ceux qui accueillent une équipe junior de hockey et des productions artistiques d'envergure régionale. Installés sur les petits sièges durs des gradins, les résidents des Jardins de la Plénitude ont patiemment attendu que le spectacle commence. Ils discutaient entre eux de leurs expériences passées et lointaines des *shows* de stade, de la fraternité des foules en liesse, de la boucane de cannabis, du mosh pit, des effets euphoriques du son et de la lumière. Ils évoquaient les constellations de briquets brandis à bout de bras par le public, se remémoraient en quoi au juste consistait un *briquet*. Ils avaient tous déjà vu les vedettes de la soirée en spectacle au moins une fois.

Bientôt, la pénombre s'est faite dans l'amphithéâtre et, sous les acclamations, ils ont aperçu l'ombre des musiciens se déplacer sur la scène et prendre place. Les premiers accords de guitare, saccadés, ont retenti en solo dans le noir. Dès que la batterie s'est mise à marquer le rythme, une lumière mauve a envahi la scène. Le chanteur s'est avancé vers le micro et s'est mis à scander les paroles du couplet. Tout le monde a immédiatement reconnu cette voix unique, si *cool* autrefois. Leur jeunesse reprenait soudain ses droits. On pouvait oublier les rhumatismes et l'énergie déclinante: 47

Bono était là, devant eux, comme jadis. Enfin, la basse s'est mise de la partie, ajoutant à l'ensemble une mélodie chaloupée et hypnotique, alors que la scène s'illuminait vivement. Ça ne faisait même pas une minute que le spectacle était commencé que, déjà, le premier refrain retentissait, un de ces fameux refrains rassembleurs qui faisaient la réputation du groupe.

« It's all right

It's all right

All right

She moves in mysterious ways... »

L'atmosphère est devenue électrique et l'assistance s'est levée d'un seul mouvement, c'est-à-dire chacun à son rythme et selon ses capacités, et en excluant ceux qui n'osaient pas se déplier sans leur déambulateur. Au parterre, une mer de têtes blanches reflétait la lumière de la scène.

Accroché à son micro, un Bono bouffi, un peu voûté, arborait verres fumés, perfecto, t-shirt noir et pantalons de cuir comme dans les années 1990. Il bougeait de façon mystérieuse, Bono, et sa voix était soutenue par les béquilles d'une armada de choristes. Assis sur un tabouret, tuque noire sur la tête et penché sur son instrument, The Edge grattait les cordes de sa guitare et faisait du The Edge. Compte tenu de l'avancement des technologies du divertissement, on était en droit de se demander s'il s'agissait d'un hologramme ou du vrai Bono. Puis, à bien y penser, pourquoi aurait-on pris la peine de créer un avatar de Bono avec vingt-cinq kilos en trop ? C'était donc le vrai Bono en chair et en os. Mais quel âge pouvait-il bien avoir ? Quatre-vingts ans ? Davantage ?

Les tubes se succédaient dans une explosion de lumière. Des images défilaient sur un écran géant : films d'archives du groupe, images de conflits armés, scènes dénonçant l'aliénation de la société de consommation, vidéos de diverses personnalités religieuses et de lauréats du Nobel de la paix, clips animés plus ou moins abstraits. Ça faisait quelque chose à regarder, parce que les musiciens donnaient l'impression de s'être évadés du musée Grévin. Plus tard, alors que le spectacle

tirait à sa fin, le groupe a sorti un autre de ses gros canons, cette ballade devenue classique.

*« Well it's too late, tonight
To drag the past out into the light
We're one, but we're not the same
We get to carry each other... »*

Un grand frisson a parcouru le public. Les plus vaillants se sentaient rajeunir, se levaient, se dandinaient et chantaient le refrain en chœur. Plus d'une grand-mère a versé une larme à l'évocation de cette époque où elle avait rencontré le père de ses enfants et le grand-père de ses petits-enfants. Il y a de la magie dans la capacité de simples ondes sonores à évoquer des souvenirs, des impressions. On avait beau avoir oublié une partie de sa vie, les émotions enfouies revenaient à la surface. Les bras en l'air, les spectateurs célébraient la nostalgie d'un passé révolu. Leur vie reprenait soudain un sens. Elle suivait un continuum, depuis l'adolescence jusqu'au grand âge. Là, maintenant, ils partageaient une ferveur, un esprit, une histoire qui les unissaient. Ce spectacle de rock tenait autant de la messe que de la thérapie de groupe.

Le spectacle a pris fin après deux brefs rappels. Dans l'autobus qui les ramenait aux Jardins de la Plénitude, les résidents avaient les oreilles qui bourdonnaient. Certains cognaient des clous, d'autres dormaient carrément. Tous ont été de retour dans leur chambre un peu après vingt-deux heures. Il était tard et, malgré les restes de fièvre, la fatigue du corps aidant, ils ont vite sombré dans le sommeil.



Dans sa loge, Bono vient de se faire démaquiller. Se dévissant dans la glace, il constate que sa dernière greffe de cheveux tient encore, mais qu'il serait temps de retoucher sa coloration. Il ne s'habituerait jamais à ce visage tombant, à ces rides, à ces pattes d'oie. Il détourne le regard. Pendant qu'on l'aide à retirer ses vêtements de scène et à enfiler un ensemble en coton ouaté, il se dit qu'il n'a plus l'âge. Qu'il 49

devrait écouter son médecin et tout arrêter. Malgré les représentations à guichet fermé, il faut convenir que cette tournée de stades de banlieue n'est qu'une approximation de leur gloire passée. Il ne sait même plus pourquoi ils continuent. The Edge n'en a plus pour très longtemps. Il devrait recommencer bientôt un nouveau traitement de chimiothérapie. À moins que ses médecins décident cette fois de jeter l'éponge. Lorsque Bono est prêt, on l'escorte lentement hors du stade, où l'attend une limousine dans laquelle il monte péniblement. Ses lombaires et ses jambes le font souffrir. Un homme et une femme sont déjà installés à l'arrière de la longue voiture. Sans dire un mot, la femme lui tend un pilulier et une bouteille d'eau. Bono la remercie et avale deux comprimés tandis que la limousine démarre. Il se détend et ferme les yeux.

Rock and roll is not dead, soupire-t-il.